

NEIGE D'AOÛT

L'astrophysicien Henry Moore, invité du journal de 20h, était visiblement irrité. Ses sourcils broussailleux se hérissaient au-dessus de ses lunettes.

- Pas vraisemblable, disait-il avec un accent anglais. C'est ce que j'entends depuis la sortie de mon livre. Vous savez ce qui n'est pas vraisemblable, en réalité ? Les boniments insensés de la science officielle au sujet du soleil !

Le journaliste hocha la tête en jetant un regard rapide à l'ouvrage posé devant lui. Le titre, *La face cachée du soleil*, surmontait la photographie d'un astre noir.

- Je vais vous dire ce qui dérange nos scientifiques bien pensants, poursuivit Moore. Le soleil transforme chaque seconde 700 millions de tonnes d'hydrogène en 695 millions de tonnes d'hélium et 5 tonnes d'énergie. Cette énergie remonte vers la surface en 50 millions d'années, avant de se ruer dans l'espace et atteindre la Terre en 8 minutes. Cette énergie, c'est la lumière et la chaleur qui permettent à la vie de se développer. Mais le soleil émet aussi des particules, parmi lesquelles les neutrinos...

Moore se pencha en avant, les yeux réduits à deux fentes obscures.

- Contrairement à l'énergie, les neutrinos s'extraient immédiatement du soleil. Or, aujourd'hui, le flux de neutrinos est pratiquement nul ! Les scientifiques éludent purement cette anomalie. Moi je dis qu'elle ne peut avoir qu'une seule explication : le cœur du soleil s'est éteint et l'énergie que nous recevons encore est celle qu'il a émise avant son dernier souffle.

- Cette perspective est terrifiante, commenta le journaliste. Quand notre astre pourrait-il jeter ses derniers feux ?

- Impossible à prédire. Peut-être dans une heure ou alors dans un million d'années. Mais lorsque cela se produira, nous en serons rapidement avertis. La température de notre planète chutera de 250 degrés en trois jours, la photosynthèse sera interrompue...

« Foutaises ! » pensa Xavier en coupant le son du téléviseur. Il s'extirpa du canapé en tordant la bouche : il avait suffisamment traîné comme ça ! C'était chaque fois la même chose, lorsque Jocelyne s'absentait : il errait comme une âme en peine dans leur chalet du Vercors, sans parvenir à se concentrer sur son travail. Il laissa le plateau contenant les reliefs du dîner dans la kitchenette et se retourna vers le chevalet trônant au centre du salon. Il portait une toile à moitié peinte, représentant un groupe de chasseurs préhistoriques dans un paysage hivernal. Ce tableau était le dernier d'une série destinée à illustrer un article de

la revue Géo, traitant de l'extinction des néandertaliens durant la dernière ère glaciaire.

Xavier se campa devant le chevalet, avec une moue de dépit. Cela faisait deux mois qu'il ne trouvait plus goût à la peinture. Plus goût à rien d'ailleurs. Son psy lui avait dit qu'il ne devait pas s'inquiéter, que c'était un phénomène fréquent chez les artistes, le contrecoup presque normal de tant d'années d'intense créativité. Un grand ras-le-bol qui pourrait bien se révéler salutaire au final, à en croire son analyste : l'occasion de faire le point sur sa vie, de se recentrer sur l'essentiel tout en balayant le superflu. Mais pour le moment, il était encore à des années lumière de tout ça. Il se contentait de ne pas perdre pied totalement, ce qui n'était déjà pas si mal. Jocelyne était sa meilleure planche de salut. Sa bonne humeur inoxydable lui avait tout simplement évité de sombrer. Il était impatient de la revoir. Elle rentrait de Sydney dans deux jours.

Il commença à appliquer la peinture acrylique, par petites touches. Sur l'écran de télévision, le journal télévisé avait cédé la place à une jeune femme commentant des cartes météo. Soleil, chaleur et risque d'orages en fin de journée, imagina Xavier avec un rictus désabusé. Tout le mois d'août avait été ainsi. Difficile de peindre des paysages glaciaires en suant des litres d'eau (et de bière). Il travailla les trois heures suivantes sans interruption.

Lorsque les chiffres lumineux de l'horloge affichèrent minuit, il décida qu'il était temps de dormir. Il avala machinalement un quart d'Hexomil, son « assurance dodo ». Il ferma les volets du salon, en prenant soin de laisser la baie vitrée grande ouverte. Il faisait encore terriblement chaud à cette heure-ci. Pourtant la maison était située à plus de mille mètres d'altitude. En songeant à la chaleur étouffante qui devait régner dans la vallée, il se dit que Jocelyne avait été bien avisée de le convaincre de troquer leur luxueux appartement grenoblois contre ce rustique chalet de montagne. De nouveau, l'image de la jeune femme s'imposa à lui. Que faisait-elle à l'autre bout de la terre ? Elle terminait probablement sa nuit, à moins qu'elle ne soit déjà en train de déjeuner. C'est fou comme elle lui manquait...

Xavier s'allongea sur le canapé et éteignit la liseuse. Il ne défaisait jamais le lit lorsqu'il était seul. Il s'endormit avant que l'ampoule ne soit froide, assommé par sa dose de paradis artificiel.

C'était forcément un rêve. *Forcément !* Il se le répétait avec de faibles gémissements, sachant que, jusqu'alors, prendre conscience qu'il rêvait lui avait toujours permis d'émerger du sommeil.

Mais cette fois il ne pouvait pas s'échapper. Il avait l'impression d'être écartelé entre deux réalités, sans parvenir à choisir l'une ou l'autre. Une moitié de lui-même se souvenait s'être couché, avoir sombré rapidement. Mais l'autre moitié, celle qui l'emportait pour le moment, percevait des choses bien éloignées de son univers familier.

Le blizzard hurlant, qui écrasait les mélèzes comme le pas d'un géant et lui glaçait le corps jusqu'aux os. Et puis la neige, qui tourbillonnait dans le ciel en maintenant la toundra dans une nuit prématurée. Il y avait aussi des hommes vêtus de fourrures et armés de pieux, devinés plutôt qu'aperçus à travers l'enfer blanc. Ils étaient trapus avec des cous tellement épais que leur tête semblait directement surgir des épaules. Leur front était fuyant et la barbe qui leur mangeait le visage ne pouvait dissimuler l'absence de menton. Des Néandertaliens ! Le regard des primitifs semblait captivé par les énormes silhouettes agglutinées de bœufs musqués, immobiles dans la tempête. Un remugle puissant et douceâtre émanait de la harde, faisant battre d'excitation les narines des chasseurs embusqués. Les hommes semblaient épuisés, presque désespérés. Tous grelottaient de froid, dans l'attente du signal que leur chef s'apprêtait à lancer. Peut-être la survie de leur clan dépendait-elle du résultat de cette chasse.

Il y eut une brusque accalmie dans la force du blizzard, une sorte de gouffre dans la pénombre glacée. Du coup, l'odeur des hommes se diffusa jusqu'au troupeau. Une agitation parcourut les colosses. Les cornes se dressèrent, d'innombrables pendeloques de glaçons cliquetèrent dans les robes laineuses. Le chef des chasseurs lança l'attaque, mais trop tard ! Les énormes bêtes s'étaient déjà élancées dans la direction opposée pour échapper aux prédateurs bipèdes. En quelques secondes, le martèlement étouffé de leurs sabots s'évanouit dans la tourmente. Les hommes stoppèrent après une vaine course, consternés, des larmes plein les yeux. Le chef renversa la tête en arrière et lança des imprécations déchirantes en direction du ciel hostile. Des hurlements à l'image de l'immense détresse d'un peuple qui se savait condamné.

Brusquement, Xavier eut l'impression que l'homme l'avait vu, qu'il lui adressait un regard fixe et mauvais. La peur darda un aiguillon dans sa moelle épinière et il se trouva réveillé. C'était encore la nuit. Il se redressa sur le canapé, désorienté et... transi de froid ! Ah oui, la baie vitrée qu'il avait laissée ouverte ! Il se leva dans le noir, à tâtons, en essayant de chasser de son esprit la présence du rêve, l'impression de réalité qui s'en était dégagée. C'est alors qu'il remarqua le répondeur du téléphone, qui clignotait. Il n'avait rien entendu, ce qui n'était pas très étonnant avec les médicaments. Il enfonça la touche. Le message était presque inaudible, brouillé par des crachotements. Il reconnut la voix de Jocelyne. Un pressentiment inexplicable lui serra le cœur.

« ... moi...soleil est... tempête de glace...t'aime tellement...plongé dans l'obs...panique. Les autori... être ici... t'aime... »

La communication se terminait tout net. Une tempête de glace ? En Australie ? C'était encore l'une de ses idées loufoques ? Comme la fois où elle lui avait annoncé que son avion avait atterri en catastrophe dans la jungle du Guatemala et l'avait laissé mariner jusqu'à ce qu'il aperçoive la date du 1^{er} avril sur l'éphéméride ? Pourtant il y avait comme un air de vraisemblance dans les

trémolos de sa voix. Mais, une tempête de glace en Australie, c'était quand même un peu gros. Elle lui jouait un tour, c'était ça l'explication. Il se morigéna en repartant vers la baie vitrée, les bras tendus devant lui. Le froid lui hérissait la peau. Il jeta un regard sur l'horloge et tiqua : les chiffres annonçaient... 11H42 ! Presque midi ? Pourtant c'était encore la nuit ! « Foutu matériel chinois ». Il atteignit la baie vitrée et empoigna le loquet du panneau mobile. Une idée étrange interrompit son geste : pourquoi les insectes ne chantaient-ils plus à l'extérieur ? Seul lui parvenait le sifflement rageur du vent dans les arbres. Piqué par la curiosité, il décrocha le volet et le rabattit en grand. Un froid inhabituel pour la saison envahit la pièce. Au début il ne vit rien au-delà de l'encadrement de la porte. Il faisait très sombre et des nuages passaient devant la lune. Puis il réalisa que cette dernière était complètement... noire... N'aurait-elle pas dû être pleine, au contraire ? Et puis son disque lui sembla tout à coup bizarrement dilaté... Comme si ce n'était pas...

Une voix à l'accent anglais résonna soudain dans son crâne : « peut-être dans une heure ou alors dans un million d'années... ». Ses yeux s'agrandirent lorsqu'il vit les premiers flocons de neige descendre en silence. Ses dents se mirent à claquer et une plainte sourde franchit ses lèvres, comme un cri d'agonie. Le cri d'un peuple condamné.

Eric Tasset, le 5 mai 2012